62e ANNEE (7e Série) N° 32 7 AOUT 1952

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Combes et la carmélite. — II. Les U.S.A. il y a cinquante ans et de nos jours. — III. Stratégie et tactique russes. — IV. La fin des temps modernes. — V. Les Anti-Aliments. — VI. L'Angleterre devant l'Europe. — VII. Aux origines de la déchristianisation ouvrière. — VIII. S. Grégoire de Tours. — IX. Linné et les fleurs. — X. Lépreux brûlés vifs en Chine. — XI. L'information en temps de « guerre froide ». — XII. Les catholiques anglais en face du « bevanisme ».

I

Sous le titre : **Une carmélite écrivait à M. Combes**, la revue *Hommes et Mondes* de juin 1952, nous apporte des lettres authentiques, bien faites pour piquer notre curiosité. Cela se passe en marge de l'histoire de la persécution combiste. Et cette correspondance ne nous en paraît que plus étrange, d'autant plus qu'elle s'achève dans le mystère, comme on va le voir. La carmélite dont il s'agit se nommait Jeanne Bibesco. Elle appartenait à l'illustre famille de ce nom. La princesse Bibesco raconte dans *Hommes et Mondes* de mai 1952, comment, à la suite d'une faute jugée impardonnable par sa famille, Jeanne était entrée au Carmel, à seize ans. Elle était devenue, à vingt-et-un ans, en 1890, prieure de son couvent, à Alger. Elle avait donc 34 ans et demi, lorsque s'ouvrit, en octobre 1903 la correspondance dont on nous livre quelques extraits. Ces lettres ont été communiquées à la princesse Bibesco, qui les publie, par M. Yvon Bizardel, neveu d'Emile Combes.

Nous ne jugerons pas. Nous nous bornerons à donner le ton général de ces lettres, au moyen de citations suggestives.

« Nos vies, écrit la carmélite, en octobre 1903, sèment dans des sillons différents. J'admire la vôtre ; vous avez protégé la mienne en me donnant l'assurance que mon œuvre ne périrait pas. Soyez-en béni. Aucun de nous ne tient à convertir l'autre, ce qui n'empêche pas que, tout doucement, l'un des deux ne prenne l'influence. Qui sera-ce ? Je l'ignore. De ce que je gagnerai peu à peu sur vous ou de ce que vous obtiendrez de moi, je ne m'inquiète pas, m'abandonnant à la joie d'avoir rencontré un être intelligent et bon, auquel j'ai donné toute mon estime et la plus affectueuse confiance.»

Mère Bénie-de-Jésus, comme elle se nomme en religion, a donc bien été conquise par Combes. Elle va jusqu'à lui dire :

« Je suis obligée de me faire une violence inouïe pour ne pas détester ceux qui ne vous aiment pas. »

Il est vrai qu'elle ajoute aussitôt qu'elle a « deux vies », une vie officielle, tout occupée de ses religieuses, bonnes âmes qui ne se doutent de rien et qu'elle fait vivre en paix, et une seconde vie, dont elle dit à Combes :

« J'ai un seconde vie, « *terra incognita* », nul ne la soupçonne. Elle a une sérénité toute différente. L'Eternel qu'on y adore ne ressemble guère au Dieu-juge terrible, ni au Dieu-époux des âmes dévotes. A cet Eternel, Infini, Inconnaissable, je rends un culte très austère et très simple, qui consiste à ne me plaindre de rien, à sourire à tout événement et à faire aux autres ce que je voudrais qu'on me fît à moi-même. »

Ni le Dieu-juge, ni le Dieu-époux, mais l'Inconnaissable, ne pressons pas trop ces lignes. Il semble que ce Dieu ne soit autre que le Destin inévitable, qu'on ne prie pas, qu'on n'adore qu'en tant que Maître souverain et impénétrable, à qui on se soumet dans une sorte de stoïcisme souriant et désespéré.

Comment la prieure du Carmel d'Alger en est-elle venue à cette correspondance avec Combes ? La suite de cette lettre nous l'apprend. Elle avait entendu de temps en temps parler de lui. Elle savait qu'il était « dans des idées très avancées », qui n'étaient pas celles de sa famille à elle, mais qui étaient cependant celles de son père et de sa mère. Elle était, grâce à ses libéralités princières — dot de 600.000 francs-or — la plus haute autorité de son couvent, et en était la prieure, s'efforçant de rendre tout le monde heureux autour d'elle, sans laisser soupçonner aux âmes simples et bonnes qui l'entouraient le mystère de sa pensée profonde. Evidemment, elle n'avait pas une vraie vocation de carmélite. Son cas fait penser à certains cas de vocation plus ou moins contrainte, tels qu'on en voyait sous l'Ancien Régime. — Un peu le cas de Talleyrand ! — Mais elle essayait de mener parallèlement les deux vies dont elle parle. Là où elle se trompait lourdement, semble-t-il, c'est en attribuant à Combes cette sorte de libéralisme, cette facilité d'adaptation à des opinions différentes des siennes, qu'elle pratiquait. Elle ajoute qu'elle ne dépendait immédiatement que de son archevêque, le successeur de Mgr Lavigerie. Elle dit qu'elle le savait « estimé » de Combes et « dévoué à son gouvernement ».

« Je ne fus donc pas étonnée, dit-elle, lorsque l'archevêque m'apprit que vous soutiendriez ma demande d'autorisation. »

Elle avait résolu de « revoir » Combes, et elle s'ouvrit de son projet à son archevêque :

« Il réfléchit un instant, dit-elle, et me dit : « Nous sommes dans un cas de force majeure où la clôture doit plier sous les événements. Il vaut mieux quitter

cette clôture quelques jours, si par là vous gagnez l'autorisation d'y rentrer pour toujours. Allez voir le Président du Conseil. »

Elle était donc partie, en costume religieux et accompagnée d'un vicaire-général, pour bien marquer son accord avec l'autorité diocésaine.

« Vous savez le reste, cher ami, poursuit-elle, et comment, en nous retrouvant, malgré les réalités amères de la politique qui semblaient nous mettre en deux camps opposés, nos âmes se sont devinées et comprises... Vous avez voulu me recevoir plusieurs jours de suite. Je vous ai parlé de tout. Vous surtout, vous m'avez parlé de vous, depuis l'époque lointaine de votre prime jeunesse jusqu'à cette heure de lutte âpre et triste. Vous avez été si franc, si loyal, si confiant, que l'amitié la plus étendue est née du revoir de deux êtres en apparence peu faits pour s'entendre. »

« Nous voyons maintenant, conclut-elle, « comment » l'Eternel nous a rapprochés. Nous saurons plus tard « pourquoi ».

La fin de la lettre indique que Combes avait d'abord été surpris de cette visite, et qu'il avait pensé « à Judith et à Charlotte Corday ». Mais les craintes s'étaient dissipées de part et d'autre. Sœur Bénie-de-Jésus s'est reconnue en Combes ! Elle le nomme « le Juste ». Elle était entrée dans son intimité et celle de sa famille. Et elle avait obtenu ce qu'elle désirait, la paix pour son couvent. Mais dès lors, sa pensée se porte sans cesse vers Combes :

« En réalité, lui écrit-elle, en juillet 1904, mon esprit est plus souvent dans votre cabinet de travail, qu'il ne se trouve où je marche, parle et agis. Au moment où vous me lisez, il est encore près de vous. Je ne me plains pas de la *double vie* [1] que je vous dois... »

Le 21 juillet : « ...Ne vous découragez pas, ne lâchez pas le pouvoir... »

Le 28 août :

« Juste, nul n'écrit comme vous. Je suis remplie d'estime et d'admiration, quand je songe à ce qu'a été votre vie de labeur austère et désintéressé. J'ai pleuré sur elle, car vous en racontez les exigences terribles, les peines secrètes, les persévérants et délicats sacrifices, avec un accent ému et inoubliable. N'ayez pas de peine, mon cher Juste, ne soyez pas ingrat envers la destinée. »

Et tout cela laisserait supposer qu'il y avait aussi, chez Combes, que nous ne connaissons que comme le père de la « guillotine sèche » et le président du « régime abject » des fiches, une « double vie », et qu'il était ou se croyait, lui aussi, victime d'un destin impitoyable ! Etait-il possible cependant à la Carmélite de ne pas dire son mot, une fois ou l'autre, au sujet des événements déplorables, qui ont marqué cette période de notre histoire ?

Voici comment elle parle de la séparation :

« Vous désirez la séparation des Eglises et de l'Etat, je le vois, mais la désirez-vous au bon moment ? Avez-vous épuisé toutes les chances de réconciliation ? Pardonnez-moi d'avoir l'air de vous donner des conseils, alors que vous êtes tellement plus intelligent que moi... Je ne puis vous cacher ce qui aurait été mon rêve : le Concordat refait par vous. »

Mais elle ajoute aussitôt, comme prise de scrupule :

« Quoi qu'il arrive, d'ailleurs, je sais que vous agirez pour le mieux... Nul n'a votre droiture, il faudrait être de bien mauvaise foi pour le nier. Comme je suis certaine que vous obéirez toujours au témoignage de Dieu dans votre conscience, je suis certaine aussi que ceux de vos adversaires qui sont intelligents, vous rendront justice tôt ou tard » (30 août 1904).

Le jour espéré par la Carmélite ne semble pas encore venu et la place de Combes dans notre histoire reste marquée d'une croix noire.

Lorsque Combes tombe du pouvoir, la prieure d'Alger envoie ses condoléances à Mme Combes. Elle lui écrit de nouveau à lui-même, en affirmant que l'amitié « d'un être aussi noble et aussi *pieux* — elle souligne le mot — ne pouvait pas être seulement un moyen mais une fin. »

« Je ne sais, dit-elle, quelle opinion me faire sur les événements. Ne pensez-vous pas qu'à la séparation, l'Etat perde tout et ne gagne rien ?... »

Réflexion singulièrement pénétrante ! Et elle récidive le 27 janvier 1907 :

« ...Je ne puis m'empêcher de penser qu'il faudra un jour s'entendre avec Rome, d'une manière ou d'une autre. Si cela devait arriver, je souhaiterais que cela se fît par vous... *Heureux ceux qui vivront en ces jours bénis où on ne s'opprimera pas plus au nom de la libre pensée qu'on ne se maudira au nom du Dieu d'Amour !* » [2]

Détail très curieux, elle cite une attitude du saint Pape Pie X, à son égard :

« Je passe pour combiste. Une de mes cousines, parlant de moi au Saint-Père, il lui dit : « Est-il vrai qu'elle soit l'amie de Combes ? » Elle répondit : — « Oui, elle l'a en très haute estime. » Il regarda devant lui avec un air stupéfait, *sans dire un mot, pendant deux minutes...* » [3].

Elle garde son opinion sur la séparation et ne la cache pas à Combes. Elle lui écrit le 14 décembre 1907 :

« Voilà la séparation appliquée à l'Algérie ! Je le déplore sincèrement en tant que séparation d'abord. Selon l'adage qui met le pire arrangement au-dessus du meilleur procès, je préférerais le pire concordat à une séparation qui n'a de séparation que le nom et qui divise les cœurs sans trancher les difficultés. »

Tout ceci n'est pas si mal pensé ! Elle reconnaît qu'on la surnomme à Alger « sainte Opportune », sur quoi elle observe :

« Je ne sais si je suis sainte, mais je sais qu'on ne peut pas ne pas se soumettre à ce qui arrive, à moins de nier l'ingérence divine dans les affaires de ce monde... »

En ce passage, elle ne voit plus Celui qu'elle nomme l'Eternel, « infini, inconnaissable », aussi loin de nous qu'elle le pensait !... Et elle fait cette réflexion très juste :

« Ne pensez-vous pas, cher ami, que, où qu'on respire, le mérite est fait d'un courage tranquille, d'acceptation du sort et de passion pour sa propre perfection » (2 octobre 1908).

Que lui manquait-il donc encore ? De comprendre que Dieu seul est Bon, que la Perfection, c'est Dieu même, et que l'on ne peut être vraiment passionné pour sa perfection, sans la chercher en Dieu seul, avec Dieu seul, par Dieu seul ! Etait-elle pélagienne sans le savoir ?

[1] C'est elle qui souligne.

[2] C'est moi qui souligne.

[3] C'est elle qui souligne, et elle ajoute : « *Silentium tibi laus* ».

En mai 1910, elle écrit toujours à Combes. A cette date, Mgr Lavigerie est décédé depuis 1892 et son successeur a démissionné. Il a été remplacé par Mgr Combes. Aussi note-t-elle avec humour :

« Quand les miens me demandent de vos nouvelles, pour ne pas confondre avec votre homonyme, l'archevêque d'Alger, ils écrivent ou disent : « *Ton* Combes ». Ne dénoncez pas ce prénom possessif à l'Enregistrement et aux Domaines. On augmenterait tout de suite les chiffres de mes impôts. »

Les extraits qui nous sont donnés ici, et dont j'ai à mon tour « extrait » ce qui précède, se terminent sur cette phrase énigmatique :

« 4 décembre 1911... Elle va à Pons ; elle veut se séculariser. »

Qu'est-elle devenue ? Quelle fut l'issue de cette correspondance ? Nous l'ignorons.

II

Il est peu de voyageurs qui puissent comparer un pays visité par eux, il y a cinquante ans et aujourd'hui. En tout cas, il en est peu qui connaissent le pays dont ils parlent avec autant de compétence que M. André Siegfried, de l'Académie française. Né en 1875, il devint docteur ès-lettres avec une thèse remarquée, la *Démocratie en Nouvelle-Zélande*, et son premier livre sur les Etats-Unis remonte, sauf erreur, à 1927. Il nous livre ses réflexions sur les changements extraordinaires qui se sont accomplis en U.S.A., depuis un demi-siècle, dans *La Revue des deux mondes* du 1er juin 1952, sous ce titre : **Les Etats-Unis, il y a cinquante ans et aujourd'hui.**

Son premier voyage aux Etats-Unis, nous dit-il, remonte à 1898. Il avait alors 23 ans. Son père, Jules Siegfried, y était venu en 1861. Ses observations rejoignent pour une large part celles de son père. En 1898, cependant, le Sud ne s'est pas encore relevé de la Guerre de Sécession. La Nouvelle-Orléans a l'apparence d'une ville vaincue, devenue presque coloniale, démodée, mal entretenue. Mais elle garde pour les Français, un charme prenant. Quant à l'Ouest, il faut toujours aller le chercher plus loin, mais il existe toujours, comme une sorte de lointain mystique, le pays des aventures. Le Texas est habité par une population mélangée, étrange, installée au-delà des conventions civilisées. La Californie, en 1898, reste lointaine, excentrique. En cette fin du XIXe siècle, la grande vague d'immigration irlandaise et austro-hongroise, catholique surtout, ne s'est pas encore produite. Les catholiques sont une minorité traitée en « parents pauvres ». L'oncle Sam, grand, dégingandé, maigre, lèvre rasée et barbiche au vent, se rencontre encore dans les rues. L' « oncle d'Amérique », qui meurt en vous léguant 50 millions de francs-or, existe toujours. La grande spéculation, la haute banque, les grandes entreprises d'où sortent les milliardaires, battent leur plein. Mais surtout, la doctrine de Monroë est bien une réalité. Les Américains ne s'occupent pas de l'Europe, pas plus que l'Europe ne s'occupe de l'Amérique. Ce sont deux mondes, presque deux planètes distinctes.

En 1951, tout cela est changé. Il y a eu la guerre de 1914, la crise économique de 1929, et surtout la guerre de 1941-1945.

Les U. S. A. sont devenus le leader industriel incontesté du monde entier. La révolution industrielle, commencée en Angleterre, vers le milieu du XVIIIe siècle, continuée en Europe, au XIXe, a trouvé en Amérique un terrain d'élection : des matières premières en quantités énormes, un marché immense, un goût formidable de l'entreprise, par la création de centres de production démesurés, mais surtout par la *rationalisation*, le *travail à la chaîne, le travail en équipe*. Il se réalise ainsi une seconde phase de la révolution industrielle, la phase américaine, qui distance de loin tout ce qui s'est fait en cette Europe intelligente et hardie, mais cloisonnée, divisée, traversée d'hostilités jalouses et destructrices. Une méthode nouvelle est introduite par Ford : rendement accru par la machine et le travail en série, mais coïncidant avec le haut salaire, de façon à faire des ouvriers eux-mêmes les premiers clients de l'usine. A la production de masse, il faut une consommation de masse. Or, la consommation de masse suppose dans le monde du travail, un pouvoir d'achat élargi.

Le grand changement que l'on remarque, en Amérique, dans ces derniers cinquante ans, c'est le passage d'un pays de pionniers à un pays d'ouvriers et employés, tous pourvus, comme ils disent, d'un *job*, avec une variété extraordinaire d'emplois et d'occupations, et des salaires généralement élevés. On voit, dès lors, le progrès technique envahir irrésistiblement tout le pays. C'est un pays où l'on se regarde comme déshérité si l'on n'a pas non seulement le frigidaire, les aspirateurs, le téléphone, la baignoire, mais encore la radio et la télévision, un pays où il y a une automobile pour 3 habitants, en moyenne [4].

Enfin, le plus remarquable dans l'évolution des Etats-Unis, depuis cinquante ans, c'est la disparition totale de la doctrine de Monroë. L'Amérique ne dit plus que les affaires d'Europe ne l'intéressent pas. Elle est convaincue, au contraire, que le sort de l'Europe, coupée en deux par le Rideau de fer, est son sort, que la défense de ses libertés, de ses usages, de sa civilisation, est liée à la défense de l'Europe, et que sa puissance économique et industrielle lui fait un devoir de s'intéresser à tout ce qui se passe dans l'univers, depuis que le communisme, visiblement, tend à l'hégémonie mondiale. Les Etats-Unis n'ont pu échapper à l'inquiétude universelle. Inquiétude au dehors, en raison de cette menace de servitude, inquiétude au dedans, en raison de la « déshumanisation » consécutive à l'emploi démesuré de la machine et de la série. Maintenir les valeurs humaines, contre le péril de la machine et contre le péril du communisme niveleur et oppresseur, tels sont les problèmes américains d'aujourd'hui. On ne les soupçonnait pas encore, il y a cinquante ans, en Amérique. En Europe non plus !

III

Sur la gravité de ces problèmes, s'il restait des doutes en quelque esprit, il serait bon de lire la revue *Sources*, n° 6, de février 1952. On y trouve,

[4] 50 millions de véhicules, pour 150 millions d'habitants, mais en y comprenant camions, autobus, etc. Il n'y a pas tout à fait une auto par famille.

en effet, un article d'Henri Migeon, intitulé : **La Guerre en question.** Pour écrire cet article, l'auteur s'est inspiré du livre récent de Jules Monnerot, portant le même titre.

« Que nous le voulions ou non, déclare notre article, il nous est impossible de demeurer désormais étranger à la Révolution russe et à l'Empire soviétique. »

Le fait est là. Nous avons beau nous en étonner, nous en scandaliser, nous en indigner, cela ne sert de rien. Il y a une Russie, une Russie communiste, une Russie envahissante, une Russie mystérieuse, une Russie volontairement close de toutes parts et entourée d'un Rideau de fer. Que fait-on derrière de Rideau ? Des « évadés », périodiquement, essaient de nous le dire. C'est très bien. Mais ce ne sont que des vues partielles, et parfois partiales. Cela suffit à nous mettre en éveil. Mais cela ne suffit pas à nous renseigner sur la puissance réelle de l'U.R.S.S. Il y a, cependant, des faits révélateurs ; un jour, des avions de chasse à réaction sont apparus dans le ciel de Corée et ces avions étaient russes, les Mig. Le « fait Mig » est incontestable. Or, cet avion surclassait les avions américains et il était équipé d'un turbo-réacteur dérivé du Nene britannique. Il en résulte ce qui suit :

« 1° Que les ingénieurs russes savent aussi bien que les américains dessiner une cellule d'avion à réaction et qu'ils connaissent le travail des métaux légers ;

2° Que les ingénieurs russes savent approvisionner l'aviation soviétique en métaux capables de donner naissance aux aubes du turbo-réacteur et qu'ils savent produire des aciers conservant à haute température leurs qualités mécaniques, ce qui indique que la métallurgie soviétique existe et qu'elle n'a, sur ce point, rien à apprendre de la métallurgie occidentale ;

3° Que les ingénieurs russes savent travailler ces métaux et qu'ils doivent avoir connaissance des procédés de moulage des aciers à la cire perdue ou posséder des fraiseuses à reproduire et que leurs fabrications mécaniques ne le cèdent en rien aux fabrications occidentales. »

Ne croyons donc pas à une Russie arriérée en matière de métallurgie. L'Occident garde la supériorité de la quantité, non de la qualité, ou plus exactement du *potentiel* quantitatif, ce qui prouve à quel point Eisenhower a raison de dire que la Russie ne peut faire qu'une « guerre-éclair », car elle sait bien que son potentiel est inférieur à celui du monde libre, et qu'à la longue elle serait vaincue et écrasée.

Si du domaine industriel nous passons au domaine politique et diplomatique, il faut nous rendre aussi à l'évidence : la Russie communiste *ne veut pas la guerre* actuellement, mais *elle ne veut pas la paix*. Depuis la Révolution d'octobre 1917, en U.R.S.S., l'univers est entré dans « un état de guerre larvée dans la paix ». La paix avec la Russie est impossible, si ce n'est dans l'absorption. La guerre larvée, voilà ce à quoi le monde est désormais condamné. La Russie ne fait pas la guerre directement, mais elle possède l'art de la faire par personne interposée. Elle est partout dans le jeu, elle y est à peine masquée, mais elle peut hardiment nier sa présence. Elle fait marcher les pions sur l'échiquier, elle sera satisfaite du moindre succès de leur part, mais elle restera indifférente à leur défaite. Elle a jeté par-dessus bord toutes les notions traditionnelles des rapports entre les Etats : honneur, fair-play, respect des engagements.

« En fait, l'U.R.S.S. mène partout, depuis trente ans, la *même guerre* dans un climat dans lequel on ne sait plus distinguer la paix de la guerre, et avec comme objectif unique : assurer « le passage de toute la terre du régime bourgeois capitaliste au régime communiste. »

Pour cela, elle profite de tout. Elle fait des alliances et elle les rompt, à son gré. Elle n'a pas hésité à s'entendre avec Hitler, pour prendre son morceau de Pologne, puis elle a recherché l'alliance des Occidentaux, quand Hitler est devenu un danger pour elle. La guerre finie, elle a abusé de la naïveté des Américains, pour annexer, sous des manteaux divers, on ne sait combien de nations jusque-là indépendantes et fières de leur indépendance ! Tout se passe comme si la Russie gagnait sur tous les tableaux. Aujourd'hui, la Corée, l'Indo-Chine, la Malaisie, le canal de Suez, l'Iran, la Tunisie, le Maroc, etc. sont des points névralgiques, dont la Russie se sert adroitement pour immobiliser ses adversaires loin de leurs bases, dans les conditions les plus onéreuses, pour les user, les grignoter, les lasser. Par son silence menaçant, par sa mauvaise foi dans les négociations, par son jeu infiniment varié et ses slogans trompeurs, elle oblige l'Occident à se lancer dans une politique tout à fait impopulaire de réarmement, afin d'accroître les difficultés financières et économiques, et soulever des mécontentements qui finalement profitent aux divers partis communistes. Ce qui caractérise la tactique russe c'est la souplesse, c'est la facilité de contradiction, c'est la logique profonde sous l'illogisme apparent, c'est en un mot « l'opportunisme ».

« L'opportunisme tactique, écrit M. Monnerot, est absolu. Il fait bon marché à la fois des principes et des sentiments, décrète de bannissement des principes et sentiments indésirables dans une conjoncture donnée, quitte à y revenir, le « tournant » passé. Cet opportunisme tactique est aujourd'hui une caractéristique stalinienne connue de tous. »

L'attention aux personnes, même dévouées corps et âmes, n'existe pas en Russie. Des leaders réputés disparaissent un beau jour, comme Thorez, comme dans une trappe ! Anna Pauker en sait quelque chose ! Les procédés les plus magistralement employés par le communisme sont les suivants :

— 1° Exploiter à fond *les réflexes de mauvaise conscience* chez l'adversaire ;

— 2° faire appel *à l'instinct de conservation* ;

— 3° faire appel *à l'instinct de possession et de conquête*.

Par exemple : les élites occidentales ont *mauvaise conscience* envers la classe ouvrière, envers les indigènes colonisés. La Russie se pose en patrie des *exploités* du monde entier, des opprimés, des colonisés, etc.

L'*instinct de conservation* joue en faveur du communisme chez tous ceux que la misère guette et qui n'ont plus d'idéal religieux pour la supporter. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Unissez-vous, pour vous défendre, mais aussi pour accéder au pouvoir : instinct de conservation d'abord, puis *instinct de conquête !* La clientèle du

communisme ce sont donc, en chaque pays, les « have not » — ceux qui n'ont rien, rien à perdre et tout à gagner — et dans le monde, tous ceux qui sont arriérés : noirs d'Afrique, musulmans d'Afrique et d'Asie, Pakistanais, Indiens, Chinois, Indochinois, Huks des Philippines, etc.

Et pour combattre ses adversaires, la Russie joue sur leurs propres principes : respect des libertés, respect de la personne humaine, suffrage universel, droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. Naturellement, de tous ces principes la Russie se moque éperdument. Mais elle attaque sans cesse, elle ne répond aux critiques contre son régime à elle, qu'en contre-attaquant sans arrêt. Ce jeu dangereux ne saurait cesser tout à coup. La paix n'est plus de ce monde ! La guerre froide semble installée dans l'essence des choses !

IV

Dans le même n° des *Sources*, je voudrais indiquer les vues de Romano Guardini sur **La Fin des Temps modernes.** Ce titre est celui d'un ouvrage récent du grand penseur catholique allemand. Il y examine l'avenir de la religion, dans les conjonctures actuelles. La question qui se pose n'est pas celle de la survie de la religion chrétienne, car elle a des promesses d'éternité, qui ne seront jamais déçues, mais bien celle de la forme qu'elle tendra à revêtir, dans l'ère eschatologique qui semble être celle où nous sommes entrés.

D'abord, comment se caractérise cette période ou ère, que nous venons de surnommer, après Gabriel Marcel, « eschatologique » ? — Par un développement énorme de la puissance technique, avec régression marquée de la maîtrise morale de l'homme sur lui-même. L'homme moderne n'a pas su ou pas pu s'élever au niveau de son énorme puissance, dont le mauvais emploi, devenu la règle, le livre aux forces destructrices du chaos. Nous avons devant nous le dilemme : la vie restaurée en Dieu ou l'anéantissement. Ainsi se réalise, sous nos yeux, cette pensée de Pascal citée par Sainte-Beuve, dans son *Port-Royal* (III, 260) :

« Les inventions des hommes vont en avançant de siècle en siècle : la bonté et la malice du monde en général reste la même. »

Sous nos yeux, s'installe, note Guardini, « l'existence non chrétienne ». Jusqu'ici, les non-chrétiens ont vécu sur des valeurs chrétiennes laïcisées. Ils gardaient ce que Renan a appelé « le parfum d'un vase vide ». Mais « le non - chrétien doit sortir du brouillard de la sécularisation », affirme Guardini.

« Il doit renoncer à l'usufruit qui nie la Révélation, mais qui s'est approprié les forces et les valeurs issues d'elle. Il doit honnêtement expérimenter l'existence sans le Christ et sans le Dieu révélé par Lui, et comprendre ce que cela signifie. »

Un nouveau paganisme va donc se développer, mais d'une tout autre forme que le paganisme antique. Le paganisme d'autrefois était une forme de la jeunesse du monde. Il restait près de la nature. Il vivait sur des mythes qui n'étaient pas tous sans beauté, ni sans valeur morale. Mais notre paganisme à nous ne connaît plus que la matière.

« Quant aux idées comme celles que représente l'existentialisme français, leur négation de la vie est tellement violente, qu'on se demande si elles ne sont pas issues d'une forme particulièrement désespérée du Romantisme, rendue possible par les bouleversements de la dernière décade. »

Jean-Paul Sartre ne serait donc qu'un continuateur de René !

Mais laissons - là le paganisme moderne et la forme qu'il lui plaira de prendre. Quelle sera la forme de notre christianisme à nous ? Romano Guardini estime qu'il devra sortir des demi-mesures, des approximations, des confusions. Il est donc, semble-t-il, aux antipodes de ceux des chrétiens qui cherchent le salut dans l'adaptation aux idées modernes, dans l'acceptation des préjugés modernes, dans la réponse plus ou moins empressée à « la main tendue » des communistes. Selon Romano Guardini, nous avons trop souvent et trop longtemp été dupes de ce double jeu des Temps Modernes, qui consistait à nier la révélation, au nom de la Science, et à garder les résultats de la civilisation chrétienne, au nom de la Conscience humaine.

« Partout il (le chrétien d'hier) rencontrait, tourné contre le christianisme cela même qui lui est propre. » — « Partout il... trouvait des idées et des valeurs nettement issues du christianisme, mais que l'on déclarait propriété commune. »

Le moment semble arrivé de la distinction des valeurs et des principes. Les sentiments chrétiens qui ont été laïcisés sont en voie de disparition au sein du laïcisme. La pudeur, le respect des parents, le respect de la femme, le respect de la vie humaine, tout cela s'en va à grand train, et bien d'autres choses avec ! La situation s'éclaircit pour nous. La démarcation entre chrétiens et non-chrétiens doit devenir de plus en plus nette. Le comportement chrétien « devra être placé tout particulièrement sous le signe de la confiance et de la vaillance ».

On a souvent reproché au christianisme de n'avoir pas une vue claire de la situation moderne, et des acquisitions de l'homme moderne. Et cela est vrai, heureusement ! Nous appartenons à un autre ordre que celui de la pure humanité. La civilisation que nous représentons est en train de mourir, en dehors de nous. Nous en sommes les derniers gardiens. Ici, nous pouvons citer, en confirmation de ce que dit Romano Guardini, ces lignes de François Mauriac, dans sa communication du 26 mai 1951, à la *Semaine des Intellectuels catholiques :*

« Nous commençons à comprendre pourquoi nous incarnons la dernière chance de l'espèce humaine, nous autres chrétiens, qui sommes restés fidèles à notre espérance, à notre enchantement, au milieu de ce monde désenchanté... Nous prétendons détenir en commun l'espoir terrestre de maintenir dans le monde l'inviolabilité de la conscience humaine... Nous autres catholiques de 1951, ...nous sommes les fils d'une Eglise qui, après avoir incarné aux yeux de nos pères du XVIII^e et du XIX^e siècles l'asservissement de l'esprit, en incarne aujourd'hui la liberté, même aux yeux des incroyants.

Notre dogme est fondé non sur l'homme mais sur Dieu. Il est hors des atteintes des hommes. Plus le christianisme s'affirmera comme divin, comme le *non-humainement compréhensible*, plus nettement il se séparera de l'opinion courante non chrétienne, plus il échappera au « modernisme »

mortel, à la tentation absurde de « modernisation », plus il sera vivant et efficace. Il doit accentuer sans cesse son caractère d'absolu, d'indiscutable, d'éternellement jeune et vainqueur, d'intransigeant. Ce n'est que par cette affirmation très haute et très fière de son origine supra-humaine, de sa certitude inaccessible au doute, de sa valeur inépuisable de rédemption et de salut éternel, que notre christianisme prendra toute sa valeur et toute sa force. Ainsi seulement la Foi pourra se maintenir en face du danger d'universel avilissement, d'universelle dégradation de l'esprit dans la matière.

Et Romano Guardini insiste sur son affirmation que « confiance et vaillance » seront les traits dominants de la religion de l'avenir. La solitude dans la foi, en face des errements du monde, deviendra effrayante. La charité disparaîtra des relations universelles. Ce sont les textes évangéliques qui le disent : notamment, saint Matthieu, XXIV, 12 : « Le débordement de l'iniquité refroidira la charité du grand nombre ». « La charité ne sera plus ni comprise, ni possible, assure Romano Guardini. Elle n'en sera que plus précieuse quand elle ira de l'isolé à l'isolé... Peut-être l'amour atteindra-t-il, dans la compréhension, une intimité non encore éprouvée ! »

Nous ne parlons pas ici, note encore Guardini, de la fin des choses, quant au temps, puisque le Christ a déclaré que nul ne sait le jour, mais bien quant à l'être ;

« c'est-à-dire que notre existence arrive au voisinage de la décision absolue et de ses conséquences : les plus hautes possibilités, comme les plus extrêmes dangers. »

Et cela nous ramène à cette parole de l'Apocalypse, qui s'applique si bien à notre temps :

« Que l'inique pratique encore l'iniquité ; que le sale se salisse encore ; que le juste pratique encore la justice, que le saint se sanctifie encore : voici que je viens bientôt... » (Apoc., XXII, 11).

V

En attendant la fin du monde, il faut continuer à nous alimenter, mais M. le professeur Richet voudrait que nous évitions ce qu'il nomme **les Anti-Aliments**, dont il nous parle dans *La Revue des deux mondes* du 1er juin. Ce mot d'*Anti-Aliments* c'est lui qui l'a proposé. C'est lui, en effet, qui a découvert qu'il existe des substances qui sont contraires à l'alimentation. Il faut renoncer au proverbe vulgaire que je m'excuse de citer ici : « Tout ce qui rentre fait ventre ! »

Mais d'abord qu'est-ce qu'un aliment ?

« Est aliment, répond M. Richet, toute substance introduite dans notre organisme qui a une action calorigène, dynamique, plastique, enzymatique. »

Cette définition comprend l'eau, les sucres, les graisses, les matières azotées, les vitamines qui ne sont qu'une sorte de ferments ou enzymes, les sels. Il s'ensuit qu'on doit considérer comme anti-aliment tout ce qui s'oppose à l'une ou l'autre de ces actions, dans notre corps.

La preuve est faite que certains corps sont des anti-vitamines. L'acide salicylique, par exemple, le blanc d'œuf en excès, et la *vitaminase*, ou ferment existant dans les tissus de certains animaux. L'expérimentation a pu reproduire des maladies dues à ces anti-vitamines, en particulier la maladie du blanc d'œuf, sur le rat nourri avec un excès d'ovalbumine, la maladie dite de l'huile de foie de morue, quand on la fournit en excès à l'animal, l'anémie produite par des anti-acides foliques, car l'acide folique favorise la naissance des globules rouges.

Les vétérinaires ont observé et décrit, chez les bovidés, la *maladie du mélilot gâté*, car la putréfaction engendre une anti-vitamine K. La *maladie de Westwig*, apparentée au béribéri, est provoquée par la fougère, *Pteris aquilina*. La *maladie de Chastek* a été observée chez les renards d'élevage au Canada, à la suite de l'abus du poisson cru, dans l'alimentation de ces animaux.

En pathologie humaine, les faits sont moins nets. Mais M. Richet croit que la pellagre, le scorbut et le béribéri sont moins des *avitaminoses*, que des *antivitaminoses*. La pellagre est la maladie spécifique des mangeurs de seigle ou de maïs. Le scorbut est provoqué par l'abus des conserves. On a dit bien des fois qu'il suffisait d'un jus de citron pour combattre le scorbut, mais « Jean Charcot avait constaté... que la guérison du scorbut des navigateurs exige la suppression absolue de toute conserve », et qu'il ne suffit pas d'ajouter au menu ordinaire un jus de fruit frais.

Le domaine des anti-vitamines, encore mal exploré, semble très vaste et toujours extensible.

La question des *anti-sels* est plus simple. Et ici, il y a une chose que les pouvoirs publics et le public tout court doivent ne plus oublier, c'est que le son contenu dans le blé bluté à un taux trop élevé, renferme de la phytine, laquelle précipite les sels de calcium. L'abus du « pain complet » — contrairement à ce que certains croient — n'est pas du tout inoffensif. Ou alors, il faudrait, comme on fit en Angleterre, durant la guerre, ajouter du carbonate de chaux au pain, pour précipiter la phytine et la rendre inactive.

Un autre anti-calcique est l'oxalate de soude, qui se trouve en quantité dans l'oseille. Mais si l'on ajoute assez de chaux, sous forme de carbonate, pour neutraliser l'action de l'oseille, ce légume devient inoffensif. Avis aux cuisinières !

Parlons maintenant de l'*alcool*. Il doit être regardé comme un aliment, au titre de *calorigène* intensif, car un gr. d'alcool donne 7 calories, deux fois plus que le sucre, et presque autant que les graisses. Par contre, l'alcool est un *anti-aliment* en ce qu'il s'oppose à l'action dynamogène du sucre dans l'organisme. L'alcool réchauffe, mais affaiblit. Il agit en sens inverse du chocolat et du sucre.

Les aliments principaux pour l'homme sont les matières azotées, ou *protides*, c'est-à-dire surtout la viande. « L'homme est un bloc de protides », assurent les biologistes. Nous mangeons du bœuf, et avec du muscle de bœuf nous fabriquons du muscle d'homme, comme si on reconstruisait un édifice avec les ruines d'un autre. Or, on a constaté que des aliments normaux deviennent imparfaits, par formation d'anti-acides aminés, par l'emploi de l'autoclave. Ce qui veut dire que les procédés de conservation des aliments doivent être soigneusement révisés. L'abus des conserves sera donc toujours nuisible.

« Il se peut, dit M. Richet, que le vieillissement simple agisse dans le même sens. Il se peut que, dans le tube digestif, sous l'influence de putréfactions bactériennes, tel ou tel acide aminé donne naissance à un anti-acide aminé, ce qui est susceptible de provoquer des troubles dans la nutrition. »

Voilà qui n'est pas encore éclairci.

Venons-en maintenant à la *cellulose*. On la trouve dans les végétaux. Le régime végétarien pur a comme danger principal l'excès de cellulose. Seuls le vin, le sucre et l'huile, bien que d'origine végétale, ne contiennent pas de cellulose.

La cellulose est « un aliment de lest » Le vulgaire dirait : c'est du « bourratif ». Les aliments qui abondent en cellulose favorisent les contractions intestinales, ou « mouvements péristaltiques ». C'est donc un remède à la constipation. Mais l'excès de cellulose peut amener la maladie contraire : le transit intestinal exagéré, pour lui donner un nom décent ! Quand nous mangeons du pain gris ou complet, il y a excès de cellulose. « Le son fait du poids et non du pain » écrivait Parmentier, en 1794. On a démontré que 95 kilos de pain faits avec de la farine blutée à 95 % ne nourrissent pas plus que 75 kilos, avec de la farine à 75 %. Le pain blanc a plus de valeur calorigène que le pain gris. Des paysans de nos campagnes ont maigri, pendant la guerre, de 2 à 10 kilos, bien qu'ils aient mangé autant de viande qu'avant, tout simplement parce que leur pain — dont ils consommaient environ 500 gr. par jour et par tête, était deux fois plus riche en cellulose qu'en temps de paix.

Certaines substances peuvent agir encore comme anti-aliments : la poudre de charbon absorbe les sucs digestifs, l'huile de paraffine vernit la muqueuse intestinale, les trop nombreuses vitamines que l'on administre à certains malades offrant des pluri-carences doivent se nuire mutuellement. Tel est du moins l'avis du professeur Richet. Il est toutefois très prudent dans la conclusion de son article :

« Il se peut, écrit-il, que la notion d'anti-aliments puisse être développée et par conséquent être féconde. Il se peut au contraire, que ce ne soit qu'un fait purement théorique dont la portée soit limitée par les murs d'un laboratoire. »

Ce n'est que par l'expérience animale et, si possible, humaine, que l'on sera éclairé définitivement sur tout cela. Mais le professeur Richet reste résolument hostile au régime végétarien pur, car la cellulose, très utile à doses moyennes, lui paraît nuisible par son excès.

« De même, dit-il, ne devrait-on pas proscrire de l'alimentation deux aliments : la rhubarbe et l'oseille, moins utiles par ce qu'ils apportent que nuisibles par ce qu'ils enlèvent ? Ne devrait-on pas conseiller, quoi qu'en disent les naturistes, plutôt le pain blanc que le pain noir ? »

Et il termine par un *etc.* qui en dit long, et qui promet de nouvelles recherches sur tout cela.

VI

Dans le même n° de *La Revue des deux mondes*, je ne puis passer sous silence l'article de P. O. Lapie, intitulé **L'Angleterre devant l'Europe.**

La politique générale du monde pose en ce moment de si extraordinaires problèmes, que l'Angleterre en semble toute désorientée. « Il existe un drame anglais », constate P. O. Lapie, car il s'agit pour la Grande-Bretagne, de s'adapter à des conditions toutes nouvelles. Il faut changer d'horizon, laisser les morts enterrer leurs morts, faire face aux conditions actuelles de l'humanité. Le drame anglais est un drame de conscience, mais aussi un drame de compréhension, de mise à jour, de réalisme. L'Europe doit se faire. « S'unir ou périr », telle est l'alternative. Mais l'Angleterre se demande : « Suis-je de l'Europe ou seulement sympathique à l'Europe » ? « Serais-je contrefort ou pilier de la future Europe » ?

Les continentaux souhaitent que l'Angleterre les comprenne, mais l'Angleterre désire aussi que l'Europe la comprenne, elle. C'est, pour l'Occident, un pays proche, mais il est lointain, au point de vue psychologique. L'Angleterre est une *île*. On a été jusqu'à dire : « Chaque Anglais est une île ». Il est un mot tout proche du mot *insula*, c'est le mot *isolement*. A vrai dire, l'Angleterre a dit adieu, et sans doute pour toujours, au « splendide isolement », qui fut jadis sa formule, en politique étrangère. Depuis 1914, il est abandonné. Le Pacte atlantique, le Pacte de Bruxelles et la Convention de l'Europe sont la preuve de cet abandon. Mais si le Foreign-Office a dit adieu à ses positions traditionnelles, les Anglais, dans le fond de leur cœur, leur restent inconsciemment fidèles. Ils se méfient de tout ce qui n'est pas « britannique », de tout ce qui est « continental ». L'*insularité* est partie intégrante du tempérament anglais. C'est, du reste, sa sauvegarde la plus forte contre le communisme. Mais aussi contre le catholicisme ! L'Anglais, d'autre part, se méfie des nouveautés, de ce qui est précipité, éblouissant, il craint les engagements, il craint d'être lié, il redoute le définitif, le rigide, l'absolu. M. Bevin disait : « Je ne crois pas au fabriqué, au préfabriqué, aux théories spectaculaires, aux Constitutions toutes neuves, aux improvisations, aux créations. Je crois à ce qui pousse petit à petit, je crois à l'Europe, dans la mesure où elle se développera posément, lentement, profondément, comme l'Angleterre et son Commonwealth. »

La Constitution anglaise, tant admirée de Montesquieu, a cette particularité, de n'avoir jamais existé ! Mérite sublime ! Elle est dans les usages, dans le sang des Anglais, mais pas dans un écrit ! L'Angleterre n'arrive donc pas à se « sentir européenne ». Cela surprend, mais c'est ainsi.

Autre raison grave de ses hésitations : « Ses parentés, a écrit M. André Siegfried, ses investissements relèvent d'un autre centre de gravité. »

Ses parentés : ce sont les Etats du Commonwealth. Il y a un Empire français, et qui n'empêche pas la France d'être européenne, mais il y a un Empire britannique, qui s'oppose à ce que l'Angleterre se sente européenne. Ce *sentiment* d'appartenance au Commonwealth est très difficile à comprendre pour nous, Français. « Il dérive à la fois de la patrie, des libertés et de l'Empire. Il revêt un caractère à la fois démocratique et impérial. » Le Commonwealth serait peut-être pour un Anglais une extension de l'idée de patrie, c'est la conscience du mérite et de la prépondérance britanniques. Il est lié au respect de la Couronne et

de l'esprit religieux. Ici, M. Lapie observe finement qu'il n'y a pas de mot en anglais pour traduire le mot patrie. C'est comme la Constitution, le sentiment patriotique de l'Anglais est dans son sang et non dans les livres, dans un papier ! L'attachement à un horizon, à la courbe d'une colline, aux détours d'une rivière, à la terre des ancêtres, au culte des morts, existe peu chez les Anglais.

« Ses enfants (de l'Angleterre) emportent avec eux dans des continents éloignés beaucoup moins la ligne d'un paysage ou la courbe d'une rivière que ce qu'ils appellent les *ethics*, des manières d'être, des façons de se conduire et de penser. Ainsi, les Anglais, sans rien voir des autres, se transportent eux-mêmes, avec leur smoking, leur whisky, leur pipe, leur Bible et leur thé...»

Le Commonwealth reste pour les Anglais la réalisation séculaire de l'activité britannique, donc quelque chose de sacré, à quoi nul ne songe à toucher, et sans quoi on ne peut s'engager à rien d'autre ! L'Angleterre ne saurait entrer dans la future Europe sans l'assentiment total du Commonwealth.

De plus, la Couronne, en Angleterre, est une institution vénérée, une institution de prudence et de continuité. Que deviendrait la Couronne, dans le cas d'une entrée de l'Angleterre au sein de la Confédération européenne ? Tel est le problème à résoudre.

Enfin, il faut tenir compte de l'esprit religieux. On sait qu'il y a, en Angleterre, outre l'Eglise dite établie, et qui est ralliée autour du *Book of Common Prayer*, une quantité de groupe religieux dissidents, ou non-conformistes, comme on dit làbas. Or, les Eglises établies ou non-conformistes, et surtout celles-ci, ont de tout temps été les champions des grandes causes pacifistes.

Il semblerait donc que l'enthousiasme pour une institution de paix comme la future Europe aurait dû être grand au sein des Eglises britanniques. Pas du tout ! Pourquoi ? Certains indices, réunis par M. Lapie, suggèrent que c'est par aversion instinctive envers l'Eglise catholique. La conception européenne n'est pas comme la S.D.N. et son héritière, l'O. N. U., une idée d'origine chrétienne anglosaxonne, « avec ce mélange de pacifisme vague et de générosité un peu prêcheuse qui la caractériserait. » Il ne manque pas de protestants en Angleterre qui voient dans l'idée européenne une construction de la démocratie-chrétienne *catholique*.

Un homme de gauche, M. John Freeman, écrivait, dans *New Statesman and Nation* du 15 décembre 1951, un article portant en titre : *Vues de Strasbourg*, et en sous-titre : *Une Union cléricale*. Et dans son article on trouve cette phrase :

« En ce qui concerne les Français, le statut catholique fait qu'ils sont favorables à cette sorte de petite fédération de l'Europe. »

Il remarque encore « il se pourrait aussi que ce type de fédération soit fait avec adresse, avec bonheur et avec le support du Vatican. »

Et il conclut que « cette vue est désagréable à l'extrême ». Voilà, certes, qui n'a rien d' « œcuménique ». Mais cela pourrait être seulement une vue partisane de protestantisme de gauche, attaché au *No Popery*. Pourtant, ce qui retient l'attention, c'est que le même son de cloche se fait entendre dans *Time and Tide*. Ici, c'est un député conservateur, M. Julien Amery, membre du Conseil de l'Europe, qui écrit, le 19 janvier 1952 :

« Les trois gouvernements en question — il s'agit de ceux de la petite Europe — s'appuient sur des partis partageant la même idéologie démocrate-chrétienne. Leurs chefs espèrent concilier les conflits possibles dans leurs pays par la synthèse d'une Europe occidentale catholique. De plus, si une telle Europe était organisée sur une base fédérale, la prépondérance des votes catholiques offrirait au parti démocrate-chrétien l'assurance d'une majorité permanente dans le Parlement fédéral ; ici également la participation britannique introduirait un autre courant qui nécessiterait une structure constitutionnelle différente. »

Cependant ces deux articles sont favorables à la formation de l'Europe, mais avec une arrière-pensée de méfiance envers le catholicisme.

Il y a donc en Angleterre des motifs d'anxiété. L'Europe est probablement inévitable. Elle serait, peut-être, le salut de la civilisation. Mais l'Angleterre a peine à renier son habituel *wait and see*. Elle estime qu'il faut attendre, qu'il faut voir, qu'il faut flairer, examiner, peser, que rien ne presse. Ce n'est sans doute pas pour nous, une raison d'attendre : au contraire.

VII

C'est une bien douloureuse question de M. H. Rollet, avec la compétence que l'on sait, étudie dans *La Vie intellectuelle* de juin 1952, sous ce titre : **Aux Origines de la Déchristianisation ouvrière.** Douloureuse question, disons-nous, car c'est le grand scandale spirituel de notre temps que le travail, sanctifié par le Christ, doté par lui d'une valeur de réparation, de sanctification, de rédemption incalculable, soit découronné de son sens mystique, de sa valeur divine, pour être réduit au rôle de marchandise dont le prix ne cesse d'être discuté contradictoirement entre les « employeurs » et les « employés », qui se plaignent régulièrement d'être des « exploités ».

Comment le sens du sacré, dans le travail, s'est-il perdu ? La réponse toute naturelle est qu'il s'est perdu par la perte du sens du sacré en général. La déchristianisation des ouvriers a commencé par la déchristianisation des classes dirigeantes. C'est ce que M. Rollet fait très bien ressortir, dès les premières lignes de son article :

« La déchristianisation des classes dirigeantes, écrit-il, se manifeste dès l'aube du XVIIIe siècle, ce siècle de reconquête des masses paysannes et d'intense pratique religieuse. »

Qu'on veuille bien remarquer cette fin de phrase. Nous regardons communément le XVIIIe siècle, comme un siècle d'incrédulité, et nous avons raison, mais à condition de ne pas regarder dans les couches profondes de la nation. Ce que le christianisme perdait par en haut, il le rattrapait alors par en bas, si l'on peut dire. Mais la noblesse, en réaction contre la pratique sévère de Louis XIV vieillissant et de Mme de Maintenon, se jette dans le libertinage, et cela dans tous les sens de ce mot, qui signifie à la fois erreurs de l'esprit et débordements des mœurs.

M. Rollet, me semble-t-il, aurait pu insister davantage qu'il ne l'a fait, sur les conséquences fâcheuses du jansénisme. Il signale bien le recul de

la mystique, et l'invasion du rationalisme. Il aurait fallu dire, en quelques lignes tout au moins, ce que les disputes sans fin, les calomnies, les médisances, les aigreurs, l'esprit contentieux et frondeur du jansénisme, en sa troisième période, celle de Quesnel, succédant à celles de St-Cyran et d'Arnauld, ont provoqué de mépris, de dégoût, d'aversion, dans les milieux intellectuels, à l'égard du christianisme. Les philosophes prenaient en général parti pour le jansénisme, mais c'était pour mieux attaquer l'Eglise en sa hiérarchie, en ses pratiques, en ses décisions dogmatiques et morales. C'était, selon le mot du roi des philosophes, Voltaire, pour mieux « écraser l'Infâme ».

C'est alors que se forment ces groupes dissidents, où la religion traditionnelle est ridiculisée et reniée :

> « En 1789, la franc-maçonnerie, les sociétés de pensée et la philosophie, ont peu à peu rallié à leur doctrine une partie des milieux bourgeois. »

Survient la Révolution. La religion est la principale victime de ses destructions. On peut croire un instant, en France, qu'elle va disparaître sans retour. Le Concordat, dont nous célébrons cette année, le cent-cinquantième anniversaire, peut passer pour une sorte de miracle. Mais s'il rétablit la religion, il la ligotte également, il ne lui permet pas de déployer toutes ses forces à la restauration chrétienne. Les gens en place, la bourgeoisie, les anciens jacobins, les révolutionnaires, nantis ou non, restent hostiles. La France est désormais partagée en croyants et incroyants. Le clergé est en face d'une tâche surhumaine. Il manque de sujets. Le recrutement sacerdotal est insuffisant durant toute la période du Consulat et de l'Empire. Il reprend sous la Restauration, mais baisse de nouveau sous la monarchie de juillet.

M. Rollet parle ici, dans un paragraphe important, de « *la Crise intellectuelle* », au sein du clergé. Il estime que le clergé manque de formation, de science, de talent, en sorte qu'il ne peut lutter efficacement contre les attaques dont la religion est l'objet, dans les milieux cultivés. Il y a là une part de vrai, et cela mériterait d'être étudié séparément ; mais je crois que cette insuffisance intellectuelle, venant de l'absence d'universités catholiques et de foyers de hautes études philosophiques et théologiques, si elle a joué à l'égard des milieux que nous venons d'appeler cultivés, n'en a joué aucun ou à peu près en ce qui concerne la déchristianisation ouvrière. Nos vieux prêtres étaient, certes, capables de tenir en respect les objections venant du monde ouvrier. Ce n'est pas faute de science que la foi chrétienne a perdu son prestige dans ce monde-là.

Il en est tout autrement de la révolution industrielle, dont parle ensuite M. Rollet. Et là encore, il faudrait analyser le phénomène de la déchristianisation, de beaucoup plus près. Il est impossible d'entrer, en cette brève Causerie, dans de longs détails. Mais voici au moins quelques suggestions.

Premier phénomène : la croissance de l'industrie *dépeuple les campagnes*. Mais elle ne prend dans les campagnes, en règle générale, ni les petits propriétaires, ni les fermiers aisés. Elle recrute les ouvriers chez ces *journaliers*, qui abondaient alors. Les journaliers mériteraient une étude monographique. Ils étaient, pour la plupart, dans la misère, avec des familles nombreuses ; ils étaient déjà, croyons-nous, peu pratiquants, et vivaient en marge de la vie paroissiale, ou du moins sans régularité, sans ferveur. Et voici qu'on les attire à l'usine. On les paye mal, mais cependant mieux qu'à la campagne, et ils ont un travail régulier et suivi. Spirituellement, ils étaient aussi déshérités que matériellement. Ils vont l'être bien davantage, car ils sont déracinés de leur milieu paroissial, de ce milieu auquel ils étaient mal incorporés et dont ils se détachent sans peine, et les voilà libérés de tout lien religieux ! Ils s'échappent sans regret et entrent dans un monde nouveau.

En second lieu, la révolution industrielle repose uniquement sur l'idée de *gain, sur l'argent*. Le capitalisme n'a qu'un maxime : « Laissez faire ! Laissez passer ! » Et cette maxime, il l'applique aussi bien dans le domaine spirituel que dans le domaine économique. Il en est peu qui se soucient de la démoralisation et de la déchristianisation des masses, pourvu qu'elles travaillent, qu'elles produisent, qu'elles servent à gagner la bataille dans la dure concurrence que se font les inventeurs, les patrons d'usine, les capitaines d'entreprises.

En troisième lieu, la Révolution industrielle concentre les âmes, mais elle les concentre dans des manufactures, dans des ateliers, parfois loin des églises. Les « bistros » se fondent à proximité des lieux de travail, mais non les temples de la prière. L'ouvrier sort de ses douze ou treize heures de travail quotidien, fatigué, et parfois comme abruti de lassitude, il cherche volontiers l'oubli dans la boisson. A la maison, femmes et enfants croupissent dans la misère, pendant que le père passe à l'estaminet ses moments de repos !

Par une économie sordide ; l'industrie fait appel au travail de l'enfant, parce qu'il est moins bien payé et rapporte davantage.

Dans ces groupements inhumains d'hommes, une propagande antireligieuse se déchaîne, sous forme de critiques, de grosses plaisanteries, de « blagues » énormes et mensongères, de calomnies contre le clergé, et avec le temps de principes matérialistes issus du socialisme athée.

En dernier lieu, la Révolution industrielle a créé pour le monde ouvrier un nouveau milieu psychologique, peu favorable à la vie spirituelle.

Comme le disait fort bien M. Lacroix, aux Journées universitaires de Lyon : les hommes vivaient selon les rythmes de la nature ; la révolution industrielle fait vivre ceux qu'elle atteint selon des rythmes techniques, elle en fait des rouages, alors qu'ils étaient des rois. La technique démoralise, déspiritualise, car elle mécanise, elle vide l'esprit et l'âme, elle rive à la chaîne. Le travail à la chaîne devient la chaîne du forçat. La fantaisie, la poésie, la réflexion, la pensée religieuse deviennent impossibles ! [5].

On comprend ce verdict de M. Rollet :

> « Une grande misère s'étend sur ce qu'on appelle le prolétariat. Ce monde échappe à l'Eglise. La misère excède les possibilités de pratiquer la vertu. Les prin-

[5] Il faut noter, cependant, que ces diverses « valeurs » sont de degrés différents ; d'autre part, la vie humaine de l'ouvrier ne se passe pas entièrement au travail.

cipes du christianisme n'inspirent ni les hommes ni les méthodes de ce travail dont les fêtes des saints cessent de marquer les arrêts. La répartition même des paroisses est désormais sans rapports avec celle des populations. »

Le curé rural voit ses fidèles s'en aller, l'un après l'autre. Des paroisses jadis florissantes deviennent squelettiques. Dans les faubourgs des villes, au contraire, d'énormes agglomérations sont sans églises et sans prêtres !

Que pouvait faire le clergé en face de ces problèmes immenses, et qui se posaient avec une rapidité foudroyante, d'un bout à l'autre du pays ?

— Mais il n'a rien fait, dira-t-on ?

— Mensonge ! N'accusons pas trop aisément nos anciens. Aurions-nous mieux fait à leur place ? Ce n'est pas sûr. Du moins, le bel ouvrage de M. J.-B. Duroselle : *Les débuts du catholicisme social en France (de 1822 à 1870)*, prouve-t-il que le catholicisme français, au XIX^e^ siècle, a fort bien vu le mal et s'est efforcé d'y remédier, dans la mesure, hélas ! trop restreinte, de ses moyens.

Notre société meurt de n'avoir pas compris, en ses sphères dirigeantes « que l'unique moyen de sauver le monde est l'Evangile ». Le comprend-elle mieux actuellement ?

VIII

Ce que nous venons de dire tend à prouver que la mentalité du clergé d'une époque donnée reste en liaison étroite avec les caractères généraux de cette époque. Nous avons à combattre, à la fois, le capitalisme matérialiste dont le dieu est l'argent, et le marxisme athée dont le dieu est le parti. A l'époque de Grégoire de Tours (538-594), les problèmes étaient tout autres. Et pour le juger, lui, il faut tenir compte du temps, des circonstances, des hommes parmi lesquels il eut à se mouvoir. C'est ce que M. Harman Grisewood a fort bien dit dans *The Month*, de juin 1952, sous ce titre précisément : **Saint Grégoire de Tours.**

Comme source de l'histoire de son temps, il est inévitable. Mais le célèbre Gibbon se vengeait de l'ennui qu'il avait éprouvé en l'étudiant, quand il disait :

« Dans un ouvrage prolixe — dont les cinq derniers livres ne couvrent que dix ans — il a omis à peu près tout ce que la postérité désire savoir. J'ai acquis laborieusement, par une pratique désagréable, le droit de prononcer cette sentence défavorable. »

Si les historiens postérieurs à Gibbon, tels que Dill et Kurth se montrent moins sévères, ils manifestent peu de sympathie pour le caractère de Grégoire. On lui trouve trop d'orgueil familial, des traces d'hypocondrie, une crédulité enfantine.

Et pourtant, croit-on qu'il y ait lieu de « décanoniser », si l'on peut dire, ce saint de l'époque mérovingienne ? La sainteté a ses lois générales, c'est entendu, mais elle n'échappe pas pour autant aux conditions du temps. On nous dit : on canonisait trop aisément alors. Les procès de béatification et de canonisation ont, de nos jours, d'autres rigueurs. Peu de ces saints mérovingiens en subiraient sans dommage les exigences. Que penser de S Lusor, de saint Grégoire de Langres, de saint Tetricus, de saint Gall, de saint Nizier ? Si nous nommons ceux-là parmi des centaines d'autres, c'est que Grégoire de Tours, dans ses écrits, les regarde comme ses ancêtres paternels ou maternels, ou parmi ses maîtres personnels et ses éducateurs. En outre il croyait descendre de Vettius Epagathus, l'un des principaux martyrs lyonnais de 177.

Ne nous permettons pas trop facilement de sourire de ces saints. Grégoire a vécu dans un siècle de fer. Il n'avait pas à convertir les Francs, dont il raconte l'histoire, mais à les christianiser ! Ils avaient reçu le baptême, c'est entendu, mais ils n'avaient pas dépouillé leurs habitudes barbares.

Lorsque Grégoire écrit de Clovis :

« Chaque jour le Seigneur abaissa ses ennemis sous sa main, et agrandit son royaume, parce qu'il marche devant lui avec un cœur droit et parce qu'il fait ce qui est agréable à sa vue »,

les historiens se récrient et citent des exemples de perfidie et de cruauté de la part de Clovis. Ils ont raison. Et cependant, M. Grisewood estime que « nulle part Grégoire ne donne une approbation formelle à des actes répréhensibles du point de vue moral chrétien ». Grégoire détestait la perfidie et la cruauté autant que nous.

« Il est beaucoup plus probable par conséquent que Grégoire n'entendait pas exalter Clovis comme un modèle de vertu, mais il considère simplement le fait de ses conquêtes. »

Or, ces conquêtes, Grégoire ne pouvait s'empêcher de les regarder comme providentielles, tout comme les évêques et le clergé de 1802 regardaient celles de Bonaparte, puisqu'elles lui permettaient de conclure et d'imposer le Concordat dont nul ne voulait autour de lui. En d'autres termes, Grégoire pensait que la survie du catholicisme était une suite des victoires de Clovis. Il était enclin à dire « Le doigt de Dieu est là ! » Pouvons-nous lui donner le démenti ? Il ne s'agit donc nullement de passer l'éponge sur les actes répréhensibles de Clovis, pas plus que sur l'exécution du duc d'Enghien.

Rappelons-nous la position du catholicisme en Gaule mérovingienne, et spécialement celle de l'Auvergne, pays d'origine de Grégoire, et de la Touraine, centre de son épiscopat. Il était littéralement environné d'ennemis de tous les côtés. Les Goths ariens avaient été relativement tolérants. Mais si les Francs étaient restés païens, quelle eût été leur attitude, en cas de conquête générale de la Gaule ?

« La conversion de Clovis, écrit M. Grisewood, devait paraître aux Gallo-romains catholiques aussi miraculeuse et importante que si nos prières à Notre-Dame de Fatima recevaient actuellement un réponse soudaine et complète. »

Mais Grégoire n'ignorait pas qu'il restait à approfondir le christianisme des Francs convertis, à le faire passer dans les faits, dans les actes quotidiens. Ce n'était pas un travail d'un jour. A cette époque également, les ouvriers étaient peu nombreux et la moisson immense. Les saints mérovingiens ont fait ce qu'ils pouvaient « avec les moyens du bord ».

Si nous examinons le caractère de Grégoire de Tours, nous savons qu'on lui reproche sa « crédulité ». Il n'avait pas du miracle une notion scientifique et théologique rigoureuse. Il avait, quand il était malade, plus de confiance aux saints qu'aux médecins. Avait-il tort ? La médecine de son temps avait-elle plus d'efficacité que l'invocation des bien-

heureux du ciel, et la visite de leurs sanctuaires ? Grégoire ne le pensait pas. Pour un rhume ou un mal de dents, il avait volontiers recours à saint Martin. Il se rappelait qu'il avait recouvré la santé, dans une maladie jugée mortelle, au moyen d'un pèlerinage audacieux à Tours, audacieux parce que son état permettait difficilement ce voyage. On l'avait transporté, non sans peine, dans la basilique du saint. Il était encore en vie, et c'était déjà prodige. Il eut le courage de passer trois nuits en prière dans la basilique vénérable. Après cela, dit-il, il s'endormit pour plusieurs heures et quand il se réveilla, il avait recouvré toute sa santé. Et pas seulement dans son corps :

« Toute ma maladie, dit-il, et toute l'amertume de mon cœur disparurent. »

Non seulement, il se sentait bien, mais, ajoute-t-il, pour la première fois de sa vie il put boire du vin et y trouver du plaisir. Depuis ce temps, Martin devint son patron et protecteur. Et lui, il devint le successeur de Martin, sur le siège épiscopal de Tours. On comprend, que dans ses malaises ultérieurs — fréquents, car il était de petite santé et mourut à 55 ans — il recommandait une *potio pulveris* de la tombe du saint, plus volontiers qu'une potion de son docteur.

On dira : c'est enfantin. Nous répondrons : c'est de l'époque, c'est « nature ». Ne confondons pas Grégoire de Tours avec Thomas d'Aquin. *Stella differt a stella.* Un proverbe dit : « Il faut de tout pour faire un monde ». On pourrait peut-être dire aussi : « Au firmament des saints, il faut des étoiles de toutes les grandeurs et de toutes les colorations ». Il est certain que Grégoire a vécu dans une sorte d'atmosphère de miracle, qu'il voyait du miracle partout, mais il est probable que, pour lui, c'était une manière de voir Dieu en toutes choses, à travers tous les événements, et de tout rapporter à Dieu ; et cela est recommandable à toutes les époques ! Grégoire n'a du moins aucun orgueil littéraire. « Je ne suis qu'un rustique », disait-il volontiers. Il s'excuse de ses manquements à la grammaire. Nous pouvons aussi lui pardonner ses défectuosités théologiques, en raison de l'intensité de sa foi. Il n'avait pas eu nos facilités d'étude. Il a vécu à une époque où il fallait déjà de l'héroïsme pour garder à Dieu toute confiance, pour persévérer dans ses convictions chrétiennes, pour apporter le Christ à de féroces contemporains, pour ne pas se décourager devant les montagnes à transférer. Il a *maintenu.* C'était beaucoup en son temps.

IX

L'amour des fleurs et de la science qui les étudie est si répandu, je crois, dans le clergé que je ne résiste pas au plaisir de parler ici de Linné, à la suite de *Sélection* de juillet 1952, où Donald Culross Peattie, un nom bien américain, intitule son article : **Linné, le grand naturaliste.**

« De tous les personnages historiques, écrit cet auteur, Charles Linné est celui que je préfère et dont j'ose dire qu'il est mon ami, en dépit du fossé qui nous sépare dans le temps. »

Cette déclaration d'amour est touchante. Elle est digne d'un botaniste et d'un fervent des plantes... Quand Linné vint au monde, en 1707, l'histoire naturelle n'était qu'un galimatias livresque. C'est lui qui a su mettre de l'ordre dans ce chaos, qui a ouvert les fenêtres de la botanique. Et, ce qui doit retenir notre attention, c'est que Linné a accompli son œuvre dans un profond sentiment religieux :

« Son œuvre scientifique, dit notre article, a mis en lumière cette harmonie qui proclame, comme un chant d'allégresse, l'unité de toutes choses dans la pensée de Dieu. »

Elle est de Linné cette belle parole si souvent citée : « *J'ai vu Dieu dans une fleur !* »

Il était fils d'un pasteur luthérien et vint au monde dans un petit presbytère de campagne. La Suède était alors un pays très boisé, presque inculte, parsemé, çà et là, de rares fermes, parmi des clairières et au bord de lacs étincelants. Le père de Charles aimait passionnément la nature. C'est lui qui éveilla l'attention du petit sur les fleurs, leurs graines, leurs racines, et qui lui apprit leurs noms latins. Faisant ses études à l'université d'Upsal, Charles Linné causa un grand étonnement à l'un de ses professeurs de théologie, nommé Celsius qui était botaniste, lui aussi, par son attention à contempler les fleurs du jardin botanique de l'Université, presque abandonné. Charles avait 22 ans. Le professeur le questionna, fut stupéfait de l'étendue de ses connaissances, le prit chez lui et lui ouvrit sa bibliothèque. En guise de remerciements, le jeune homme offrit à son protecteur un manuscrit qu'il avait intitulé : *Les Epousailles des Fleurs.* Le vieux maître n'en croyait pas ses yeux : les fleurs avaient donc un sexe, des organes de reproduction et de fécondation. Le pistil était l'organe femelle et il contient un ovaire. Les organes mâles sont les étamines. Selon Linné, « les pétales ne jouent aucun rôle dans la procréation ; ils servent seulement de lit nuptial, somptueusement disposé par le Créateur, orné de nobles tentures, et parfumé des senteurs les plus exquises. » Ici le botaniste se doublait d'un poète ! Il n'y en avait pas moins là une découverte majeure : celle des organes sexuels de la plante.

Celsius, ébloui, présenta Charles Linné à son ami, le professeur Rudbek, le plus grand savant d'Upsal, qui voulut prendre le jeune homme dans sa demeure et lui enseigner tout son propre savoir. Ils montèrent ensemble une expédition scientifique, en 1732. Linné partit pour la Laponie, pays alors entièrement sauvage. Il ne revint qu'au bout de six mois, après des aventures multiples, mais il rapportait tout un monde d'observations, de spécimens minéraux et végétaux. En 1735, nouveau voyage, en Dalécarlie, cette fois. Il y fit connaissance d'une jeune fille, Sara Lisa, fille d'un riche médecin du pays, nommé Moraeus et il demanda sa main. Son futur beau-père exigea qu'il achevât d'abord ses études et qu'il allât conquérir son diplôme de médecin en Hollande. Linné accepta. Il se rendit en Hollande et il y travailla avec tant de diligence, qu'avec son diplôme, il rapportait huit ouvrages manuscrits, dans lesquels on trouvait notamment la fameuse *classification linnéenne,* la première que l'on pût appeler scientifique, et qui classait les plantes d'après le nombre, et les positions respectives de leurs organes de reproduction : étamines et pistil. Le savant anglais Dillenius, d'Ox-

ford, fut tellement emballé par la méthode linnéenne, à la suite d'un voyage de Linné à Oxford, qu'il lui offrit de partager avec lui son traitement, pourvu qu'il se fixât à Oxford. Linné repoussa cette offre et beaucoup d'autres, pour rester fidèle à son pays natal, la Suède. Il regagna Stockholm, s'y fixa comme médecin, après avoir épousé Sara Lisa. Il devint bientôt médecin en chef de l'Amirauté, puis médecin de la reine. Son mariage datait de 1739. Il avait 32 ans.

Ce fut alors qu'il put se consacrer entièrement à la botanique, car il fut nommé professeur de botanique et de médecine à l'université d'Upsal. Il put s'occuper en maître de ce jardin botanique, où il avait connu ses premières joies, et il en fit l'un des plus richement assortis d'Europe. De partout, ses admirateurs lui envoyaient des plantes rares, de la Sibérie aux régions tropicales. Linné occupait ses loisirs à donner des noms aux plantes, comme Adam au paradis terrestre ! Le livre contenant sa classification passa de 14 pages — au temps où il était jeune homme — à 2.500, en 1768, en sa 12e édition. Il restait l'homme de la nature, l'homme simple et bon. Extérieurement, c'était un géant plein de bonhomie et de jovialité.

« Maintes images charmantes subsistent de lui : on nous le montre faisant son cours à ses élèves, sa petite fille sur ses genoux, ou emmenant son chien à l'église — ce qui n'était peut-être pas du goût du pasteur ! — ou attrapant des grillons, parce que leur chant l'aidait à trouver le sommeil ! »

Comme somnifère, c'était bien innocent. Partout où il allait, l'enthousiasme de ses élèves l'accompagnait. Dans les rues d'Upsal, on entendait leurs cris joyeux : « *Vivat scientia ! Vivat Linnaeus !* » Heureux le professeur qui sait susciter de tels attachements ! Charles Linné mourut à Upsal, en 1778, à l'âge de 71 ans. Nous, Français, nous noterons avec plaisir qu'il avait visité notre pays, au cours de ses études et s'était lié d'amitié avec notre grand botaniste Bernard de Jussieu, né à Lyon, en 1699 et mort à Paris, en 1777. Linné laissait un fils, qui s'appelait Charles comme lui, fut médecin et botaniste, comme lui, et qui occupa sa chaire à Upsal, de 1778 à 1783, date de sa mort prématurée.

X

Quel dommage de quitter Linné et les fleurs pour se replonger dans l'horrible réalité humaine d'aujourd'hui ! En théorie, en montant du monde végétal au monde animal, puis de là au monde humain, on s'élève de deux degrés dans l'échelle de la création. En fait, l'humanité actuelle semble s'acharner à descendre au-dessous du niveau de la bête ! Ce qui me fait dire cela — et l'on va voir si j'exagère — c'est l'abominable « **Massacre des Lépreux de Hingtchouang (Chine)** », tel qu'il est rapporté par l'Agence *Fides*, du 14 juin 1952.

Près de la ville de Hingtchouang, par delà le profond ravin où coule le fleuve Kingsha-Kiang — un beau nom qui veut dire : le Fleuve au sable d'or — ; il existe un plateau aride, inculte, de difficile accès. Sur ce plateau, des lépreux, au nombre de 80 à 90 environ, vivaient entassés en deux bâtiments de fortune, sans étage ni grenier, avec des murs construits en terre et une toiture recouverte d'herbes sèches. Deux vastes cabanes, plutôt que des maisons. Depuis 1948, un missionnaire, le P. François Le Dû, des Missions étrangères de Paris, visitait régulièrement les malheureux dans leur retraite écartée, et il leur faisait d'importantes distributions de vivres, de médicaments, de vêtements aussi, envoyés par diverses Sociétés de Secours aux lépreux.

Mais cela ne pouvait durer. En 1950, le Yunnan fut occupé par l'armée rouge. Il vint des communistes à Hingtchouang, qui déclarèrent aux lépreux que désormais ce serait le « Gouvernement populaire » et non plus le missionnaire, qui prendrait soin d'eux.

« Nous vous promettons, précisèrent-ils, des distributions régulières de vivres et de vêtements. Faites-le savoir à vos amis lépreux, qui se cachent encore dans la montagne. Dites-leur de venir se joindre à vous. Nous vous protégerons, nous vous aiderons, nous vous soignerons. »

Durant un peu de temps, ils tinrent parole. Des distributions eurent lieu. Mis en confiance, les lépreux qui vivaient encore disséminés dans la campagne vinrent à la léproserie, dont les effectifs atteignirent la centaine. En avril 1951, les autorités communistes firent savoir aux lépreux qu'ils avaient besoin de chaume, pour couvrir les deux maisons et il leur fut demandé d'aller couper des herbes dans la montagne. On leur promettait en récompense de plus larges distributions de vivres et de médicaments. Sans rien soupçonner du sort qui leur était réservé, les lépreux firent tout ce que l'on attendait d'eux. Mais quand l'herbe eût été coupée et mise à sécher à l'extérieur et à l'intérieur de la léproserie, six soldats communistes, envoyés par le sous-préfet de Yungjen, y mirent le feu, après avoir bloqué toutes les issues par lesquelles les lépreux auraient pu échapper aux flammes. On se représente l'affreux spectacle qui s'ensuivit : les flammes enveloppant de toutes parts les misérables cabanes, les lépreux engloutis dans les flammes ! Tous furent brûlés vifs, à l'exception de trois qui, par une sorte de miracle, réussirent à s'enfuir !

On ne saurait trop dire son indignation pour un acte de cette nature. Que devient l'homme en régime communiste ? Qu'on ne nous parle plus seulement des scélératesses perpétrées par les nazis ! Les communistes rivalisent de férocité avec eux. C'est un missionnaire expulsé de Chine qui a donné tous les détails que l'on vient de rapporter, en en fixant la date : avril 1951. Et l'Agence *Fides* ajoute : « Cet acte de barbarie ne fut pas, hélas ! un cas isolé ! »

Nous sommes, à la vérité, plus sensibles aux attentats qui frappent les corps. Si nous avions une connaissance plus réaliste des âmes et de leur destinée immortelle, nous estimerions encore plus abominables les expulsions incessantes de missionnaires, et les actes de persécutions par lesquelles le christianisme menace d'être anéanti en Chine !

XI

C'est un problème intéressant les âmes, que le C.I.C. — Centre d'Informations catholiques — du 5 mai dernier, abordait : **le problème de l'Information et de la Guerre froide.**

Nous vivons dans un climat empoisonné par le mensonge. La vérité, pour un nombre croissant d'êtres humains est inaccessible. Sur bien des points, en dépit des moyens si nombreux d'information que le génie inventif des hommes a créés, le Français moyen est dans l'impossibilité de se faire une certitude.

« Oui ou non, écrit le C. I. C., les Américains mènent-ils une guerre bactériologique en Corée ? Oui ou non, la présence de nos troupes, dans le delta tonkinois, possède-t-elle une efficacité militaire ? Les lettres attribuées à Habib Bourguiba, chef du néo-destour, et récemment publiées dans la presse parisienne, sont-elles authentiques ? »

Comme il serait facile d'allonger cette liste ! La vérité reçoit désormais sa couleur de la passion politique. Autant dire, qu'elle est faussée systématiquement. Les journalistes sont, en effet, les dépositaires et les commentateurs de cette vérité. La dictature moderne est devenue chose monstrueuse, en raison du pouvoir dont elle dispose sur les sources même de l'information. Et l'importance des ravages exercés par l'information mensongère est telle, que les gouvernements démocratiques eux-mêmes sont obligés de se défendre contre les interprétations des ennemis de la liberté, par des prohibitions, et par un filtrage des renseignements. En fait, on a recours à la censure. Les informations sont confiées à des personnes choisies, et l'on a soin d'avoir sous la main même des « photographes » dont les services seront conformes à ce que l'on désire.

Quand on examine les choses de près, on se rend compte des obstacles qui se dressent contre une information saine :

— 1° L'autorité gouvernementale a sa thèse à elle, en face de tout événement, et elle a, plus ou moins, selon les régimes en vigueur, les moyens de la faire prévaloir, soit — en mettant les choses au pire — au moyen d'un « rideau de fer », en faisant le black-out autour des événements, en arrêtant les journalistes qui pourraient dire le contraire de ce que veut l'autorité, en les accusant d'espionnage ou de trahison de la démocratie populaire, en camouflant les dépêches d'agences, en inventant au besoin et en diffusant de fausses nouvelles ; soit, en régime de « liberté », en favorisant certains journaux au détriment des autres au moyen des fonds secrets, en établissant la censure, dans les cas graves sous des prétextes militaires, qui se révèlent après coup être tout simplement des motifs d'ordre politique.

— 2° La *presse* elle-même, dont c'est le rôle de dire la vérité et rien que la vérité, est tenue en laisse par la politique. Elle doit vivre. Pour vivre, il faut avoir des lecteurs. Pour avoir des lecteurs, il faut obéir au vieux mot : *Loquimini nobis placentia !*

« C'est un peuple rebelle, écrivait Isaïe, ce sont des fils menteurs, — des fils qui ne veulent pas écouter la loi de Yahweh.

Qui disent aux Voyants : « Ne voyez point ! » — et aux Prophètes : « Ne nous prophétisez pas ce qui est juste, — *dites-nous des choses flatteuses*, prophétisez des illusions. » (Isaïe, xxx, 10).

La presse dépend donc du public et le public veut qu'on lui dise ce qui est conforme à ses vues politiques, à ses intérêts, à ses goûts intimes.

— 3° Le public, par conformisme, par paresse intellectuelle, ou pour préserver la tranquillité de sa conscience, préfère souvent ne pas connaître la vérité !

Et ne croyons pas qu'il s'agisse ici seulement d'aperçus plus ou moins subtils sur notre temps. Non, c'est un problème capital en ce moment. Nous vivons dans l'incertitude, nous ne savons que penser de nos lendemains. Nous appelons cela l'état de « guerre froide ». L'information actuelle n'est pas une arme de vérité, c'est une arme de guerre !

« La guerre froide se livre par la voie des ondes ; émissions soviétique à l'adresse de l'Occident, émissions de la Voix de l'Amérique ou de l'Europe libre, à l'adresse des satellites. Le mensonge prend plus de poids lorsqu'il est accompagné de vérités contrôlées. »

Et n'allons pas croire que cette guerre froide ne se livre que sur les points, et dans les informations qui regardent directement les relations entre la Russie et les U.S.A. Tout le reste y passe. Il est commun et courant d'interpréter les événements qui se produisent n'importe où, par exemple, en Malaisie, en Tunisie, en Perse, et ailleurs, avec les indices suivants : « au service de Moscou » — « à la solde du capitalisme américain ». On en vient à douter de toutes les informations, à ne plus savoir ce qui se passe, en sorte que l'abondance des moyens d'informer les foules tourne à l'ignorance de plus en plus sombre de la réalité des faits. Les statistiques s'opposent aux statistiques, les affirmations aux dénégations, les commentaires aux commentaires. Les historiens savent bien qu'il est deux époques pour lesquelles l'histoire est difficile à écrire : les époques sur lesquelles on n'a que peu de documents, et celles sur lesquelles on en a trop ; de même qu'il y a deux sortes de personnes dont la pensée intime est difficile à connaître : celles qui ne disent rien, et celles qui parlent trop !

XII

Il n'est pas trop tard, pour signaler ici les réactions de l'opinion catholique anglaise, en face du phénomène politique appelé le « **Bevanisme** ».

On sait que Ameurin Bevan, qui fut ministre de la Santé, dans le cabinet travailliste Attlee, et qui fut l'auteur du système le plus audacieux de Sécurité sociale qui existe au monde, a entrepris de fonder un nouveau socialisme et d'en promouvoir le développement au sein même du Labour Party. Pour nous faire une idée de la portée de ce mouvement, il faut savoir ce qu'en pensent les catholiques anglais. Le C.I.C. a traité de cette question dans son « Dossier de la Semaine », en date du 28 avril 1952.

N'oublions pas qu'en Angleterre, beaucoup de catholiques sont travaillistes. Ces catholiques n'en sont que mieux informés et plus anxieux de tout ce qui se passe au sein du parti. Les travaillistes catholiques sont spécialement nombreux au diocèse de Leeds, la capitale de l'industrie textile en Angleterre, et l'un des centres les plus importants du catholicisme. Or, en septembre 1951, alors que l'Angleterre se préparait aux élections législatives, qui allaient donner le pouvoir, à une faible ma-

jorité, au parti conservateur, l'évêque de Leeds, visant le « Bevanisme », écrivait ce qui suit, dans une déclaration adressée à ses diocésains :

« Ce serait une catastrophe nationale si les marxistes devaient prendre le contrôle du Labour Party... Je considère que c'est le devoir des catholiques, qui ont une certaine autorité dans le mouvement travailliste de pousser leurs dirigeants à tirer au clair la situation intérieure de leur parti. C'est le devoir des catholiques d'avertir leurs amis de la présence d'un ennemi intérieur... Ce n'est pas là une raison pour qu'un catholique ne puisse appartenir au Labour Party. Mais il existe une fraction de ce parti, celle qu'on appelle tantôt la Gauche, tantôt les Rebelles, qui ne doit à aucun prix être autorisée à contrôler les destinées de ce parti... Les hommes et les femmes auxquels je songe sont des communistes sans en avoir le nom. S'ils critiquent le régime soviétique, ce n'est pas qu'ils soient, au fond d'eux-mêmes, hostiles à la politique stalinienne, car au fond d'eux-mêmes, ils sont marxistes... Ce qu'ils réprouvent, c'est la maladresse avec laquelle le dictateur soviétique met en pratique les principes auxquels ils adhèrent... Voici des gens qui critiquent le régime soviétique et qui prétendent ne pas être pro-soviétiques ; pourtant, au même instant, ils font l'éloge du maréchal Tito et de la Yougoslavie, où la liberté et le christianisme sont saignés à mort. »

Mgr Heenan, évêque de Leeds, a donc parlé de la façon la plus catégorique, et il s'est prononcé contre le *Bevanisme*. Le triomphe de ce mouvement, selon lui, serait une catastrophe nationale. La même opinion se retrouve dans le grand hebdomadaire *Catholic Herald*, à une date plus récente. Bevan venait de publier un livre contenant toutes ses thèses : *In Place of Fear* : « *Echec à la Peur* », et sans perdre un jour, le *Catholic Herald* lança l'avertissement suivant :

« Le livre de M. Ameurin Bevan « *In Place of Fear* » qui paraît aujourd'hui, est un défi grave et direct aux catholiques du Labour Party et aux Syndicats. Car, dans ce livre, l'homme qui aspire à être Premier Ministre se révèle comme un marxiste, décidé à entraîner les millions de membres du mouvement travailliste dans une politique fondée sur des principes antichrétiens. Et ce livre va certainement faire de M. Bevan la clé de voûte du puissant mouvement matérialiste qui est à l'œuvre à l'intérieur du Parti. »

Dans le *Catholic Herald* du 4 avril 1952, contenant les lignes qu'on vient de lire, l'article de première page était signé par Douglas Hyde. C'est un nom à connaître et à retenir. Douglas Hyde est, en effet, l'ancien chef du parti communiste anglais, l'ancien rédacteur en chef du journal communiste le *Daily Worker*, qui s'est converti au catholicisme. Il s'élève donc contre le *Bevanisme*, en tant que conduisant à un communisme non-stalinien, à la manière de celui de Tito, mais néanmoins absolument, comme le titisme, opposé à la foi chrétienne et à la liberté de l'Eglise.

« C'est un fait, écrit le *Catholic Herald*, que le néo-marxisme de M. Bevan a sa source dans une philosophie antichrétienne dont l'acceptation changerait radicalement le caractère du mouvement travailliste anglais.»

Et Douglas Hyde précise que, contrairement à ce qui a été dit, le marxisme de Bevan ne doit rien au méthodisme. On sait, en effet, que le grand mouvement lancé par John Wesley et appelé le *méthodisme* s'intéressa puissamment aux masses ouvrières, mais c'était pour soulager leurs misères, d'une part, et pour les ramener à la foi chrétienne, d'autre part.

Il ne s'agit donc pas d'en vouloir à Bevan, parce qu'il est « rebelle ». « Il n'est rien d'antichrétien dans le rôle de rebelle ». Les catholiques anglais si longtemps surnommés « *Recusants* » — Rebelles — ou « Non - Conformistes », et soumis comme tels à de lourdes taxes, en savent quelque chose. Mais ce qu'on reproche à Bevan c'est que « comme Marx, Bevan voit dans la religion une simple phase du développement économique de l'homme. »

« La religion, dit-il, a été la consolation de l'homme lorsque la nature physique était pour lui la principale cause de malheur ; mais, aujourd'hui, le triomphe des sciences physiques a fait que les anciennes terreurs ont disparu de l'âme humaine. »

Bevan n'oublie qu'une chose, c'est que le pire ennemi de l'homme n'était pas la nature, mais l'homme lui-même ! Les guerres ont fait mourir plus de monde que les catastrophes naturelles.

Il ne s'ensuit pas que l'on doive tout rejeter du travaillisme, et qu'il soit nécessaire de se rallier au capitalisme. Comme le dit très bien Douglas Hyde :

« La recherche du profit... ne garantit nullement le plus grand bonheur pour le plus grand nombre. Continuer à croire qu'il en est ainsi est aussi immoral que le socialisme de M. Bevan. »

Certaines voix catholiques cependant s'élevèrent pour défendre Bevan, en signalant ses intentions sociales très généreuses. Mais ces voix passaient sous silence l'approbation du titisme, et cette approbation est ce qui choque le plus un catholique. En somme, les catholiques anglais ont à faire face à des problèmes assez semblables aux nôtres, relativement à l'adhésion ou à l''opposition aux doctrines dites de gauche ! *Vigilate et orate !*

L. Cristiani.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Saint THOMAS D'AQUIN. — **Les Passions de l'âme. Somme théologique, I^{a}-II^{ae}, q. 26-48. T. III.** Traduction, Notes et appendices, par le **R. P.** M. CORVEZ, O. P. — Un vol. de 272 p., 435 fr. — Paris, Desclée, 1952.

Le tome I (q. 22-30) était consacré aux passions en général et à la plus importante d'entre elles, la passion de l'amour, avec les autres sentiments qui s'y rattachent, la haine et le désir. Le t. II (q. 31-39) a étudié le plaisir et la douleur (voir *Ami*, 1951, p. 62). Le volume qui vient de paraître nous introduit dans un monde très spécial et très important à connaître, celui de l'irascible. L'irascible est une faculté de l'appétit sensitif qui fait face aux choses difficiles afin de les surmonter ou de les fuir, et permettre ainsi à l'homme de réaliser son épanouissement vital. Ses moyens sont les cinq passions d'espoir et de désespoir, de crainte et d'audace, enfin de colère qui, parce qu'elle est de toutes la plus apparente et la plus vive, lui a donné

son nom. Fondées sur l'amour, mouvement primordial du concupiscible, ces passions trouvent en lui leur inspiration commune et leur lien, et, parce qu'elles sont au service de l'amour, elles se terminent dans la joie ou, en cas d'échec, dans la tristesse.

Ces instruments de lutte intéressent particulièrement le moraliste. L'homme spirituel retrouvera ici les conditions toujours pressantes de sa vie intérieure, le climat de vigueur et de violence qui tonifie son âme.

Une longue, mais unique qustion (40) est consacrée à l'espoir, passion principale et la première de toutes, ainsi qu'à son contraire le désespoir. La crainte, seconde passion principale de l'irascible remplit les quatre questions suivantes : la crainte en elle-même (41), son objet (42), sa cause (43), ses effets (44). Simple analyse psychologique d'ailleurs, car les principes de morale ont été posés à la q. 24 (le bien et le mal dans les passions), et les applications de principes sont réservées aux traités concernant les vertus en particulier. Les effets physiologiques de la crainte, comme ceux de la colère, décrits selon des schémas périmés, serviront, par contraste, à mieux faire sentir la solidité et la pérennité des analyses psychologiques qu'ils avaient l'ambition de prolonger. La passion opposée à la crainte, l'audace, est examinée en quatre petits articles (45) et le traité se termine par une étude en trois questions sur la colère, considérée en elle-même (46), dans sa cause et ses remèdes (47), dans ses effets (48).

Si certaines considérations sont aujourd'hui dépassées, la doctrine générale de S. Thomas doit être retenue : elle dispose l'esprit à accueillir les nouvelles et modernes richesses de la psychologie. Et, en réalité, les commentaires ajoutés par le R. P. Corvez nous introduisent dans ces « nouvelles et modernes richesses » : on y rencontre les noms, non seulement de Descartes, de Malebranche et de Spinoza, mais encore de nos contemporains James, Lavelle, Le Senne, Larguier des Bancels, Pradines, et la question de l'espoir et du désespoir ne pouvait manquer d'introduire les représentants qualifiés de l'existentialisme.

P. Dr. Hilarin FELDER, O. M. C. — **Jésus de Nazareth.** — In-8 de 486 p., 570 fr. — St-Maurice (Suisse), Ed. de l'Œuvre St-Augustin, 1938. (Dépôt : Casterman, et Labergerie, Paris).

L'auteur, né à Lucerne, mort en 1951, a consacré sa vie à enseigner l'apologétique aux étudiants de son Ordre. Les 18 conférences de ce recueil ont été prononcées en allemand à l'Université de Fribourg (Suisse) en 1935. Elles ont pour objet : l'historicité des évangiles, la personnalité de Jésus, sa messianité et sa divinité. Elles sont riches de substance, bien documentées, écrites avec une foi rayonnante. La traduction est coulante. Elles seront utiles aux lecteurs cultivés qui veulent approfondir leur connaissance de Jésus-Christ et aux étudiants qui désirent compléter leur manuel. A noter le prix avantageux de ce fort volume. Le seul inconvénient pour certains lecteurs sera de trouver de nombreux renvois à des œuvres écrites en allemand.

Chanoine Jacques LECLERCQ. — **Valeurs chrétiennes.** — In-8 de 208 p., 420 fr. — Paris, Casterman, 1952.

Recueil d'articles publiés depuis une dizaine d'années et relatifs surtout aux questions qui se posaient pendant la guerre : la Providence, le prix de la vie, la mort, la souffrance, la vieillesse, la maladie. L'A. y redresse les erreurs si fréquentes à leur sujet, même chez les chrétiens. Il rappelle combien l'action de la Providence est à la fois mystérieuse et universelle ; il insiste sur la nécessité de vivre bien, plutôt que de vivre longtemps ; et il montre comment le christianisme est seul capable de donner un sens à ces problèmes angoissants. Il le fait, selon son habitude, d'une manière concrète, vivante, intéressante, employant parfois des formules qu'il est utile de corriger par le contexte. Le développement prend volontiers l'allure de réflexions détachées invitant à la méditation. Ces études seront utiles, aujourd'hui encore, à tous les chrétiens.

Pour un apostolat fécond. — In-8 de 96 p., 240 fr. — Paris, Secrétariat de la Jeunesse Etudiante Chrétienne Féminine (19, rue Dareau-XIV^e^), 1952.

Ce fascicule, dû à l'initiative de M. l'abbé Dutil, est le second d'une série intitulée « *Notes de doctrine et d'action* ». Il s'adresse aux aumôniers des mouvements de jeunesse féminine des enseignements moderne et technique. La présentation en est artistique et même luxueuse. Les articles donnent une « doctrine substantielle » qui « invite à penser », déclare Mgr Feltin dans une lettre-préface. Les principaux de ces articles sont des notes inédites du cardinal Petit de Julleville concernant la juste notion du sacerdoce et de l'apostolat de la jeunesse, et le travail de M. Giraud : « *Comment éveiller l'adolescente à la foi adulte* ».

Le même M. Giraud a publié récemment (même adresse) un très précieux in-12 intitulé *Notes de pastorale féminine*, dont l'*Ami* a parlé (1952, p. 160).

G. GUEUDRE. — « Au Cœur des Spiritualités » : **Catherine Ranquet, Mystique et Educatrice (1602-1651).** — In-16 de 350 p., 795 fr. — Paris, Grasset, 1952.

Ce beau volume, très fouillé et bien documenté, est une thèse qui a été présentée en Sorbonne, et qui a valu à son auteur, une religieuse ursuline, le titre de docteur ès-lettres. Parmi les membres du jury qui couronna cette œuvre, on comptait MM. Gouhier et Marrou. Le travail a pour base les archives inédites et les études déjà nombreuses qui ont fait revivre l'histoire glorieuse des ursulines.

Dans une introduction de 71 pages, l'auteur situe son sujet dans le temps et le milieu : « la Contre-Réforme et les premières Ursulines françaises ». Cette expression de Contre-Réforme est usuelle. Nous ne l'aimons pas beaucoup parce qu'elle repose sur une idée fausse, l'idée que Luther et Calvin auraient fait une première Réforme, une vraie, à laquelle l'Eglise de Dieu, l'Eglise catholique n'aurait pu opposer qu'une « contre-réforme » ! A prendre les choses au pied de la lettre, il s'ensuivrait que l'Eglise de Dieu aurait *combattu la réforme*. En réalité, le protestantisme fit une révolution, enfanta une hérésie multiforme, provoqua un schisme dans l'Eglise, et c'est l'Eglise, l'Eglise seule, qui fit la Réforme. L'expression « contre-réforme » ne devrait jamais être employée par des écrivains catholiques. Nos pères n'appelaient le protestantisme que la R. P. R., la *Religion prétendue réformée*.

Après cette petite querelle à l'auteur, nous sommes heurux d'applaudir à la pénétration de son étude. Elle fait revivre la personne si attachante de Catherine Ranquet, née à Lyon, au quartier St-Nizier, en 1602, formée par les premières ursulines de Lyon, puis admise ellemême dans leurs rangs, et finalement prieure du monastère de Grenoble, où elle mourut en 1651.

Les pages les plus intéressantes de cette monographie sont celles de la seconde partie, où est traitée « la Mystique ». Enumérons seulement les titres de chapitres : *L'abneget semetipsum* évangélique, — « Etre un néant, un néant par amour », — l'élan surnaturel, — la pure capacité de Dieu. En chacun de ces chapitres,